

L'AMITIÉ  
APRÈS LA MORT,  
CONTENANT  
LES LETTRES DES MORTS  
AUX VIVANS,

ET  
LES LETTRES MORALES  
ET AMUSANTES,

Par M<sup>lle</sup> Cizabell<sup>h</sup> MADAME ROWE.

*Traduites de l'Anglois*

Sur la cinquième Edition.

TOME PREMIER.



AA1791

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M DCC LIII.

c.

Digitized by Google



„ qui est digne de l'homme, & de tout  
 „ ce qui tend au bien du Genre-Humain.  
 „ Dans ce même Ouvrage elle repré-  
 „ sente vivement les cruels remords &  
 „ les grands malheurs auxquels on s'ex-  
 „ pose en s'abandonnant au Vice, & en  
 „ se livrant à ses passions; afin d'aver-  
 „ tir par-là les jeunes gens, peu accou-  
 „ tumés à réfléchir, qu'ils ne se laissent  
 „ point séduire aux charmes trompeurs  
 „ du Vice, qui les perdroient infaillible-  
 „ ment. „

Nous ne voulons pas cependant diffi-  
 muler que ces mêmes Journalistes ont  
 trouvé quelques défauts dans cet Ou-  
 vrage \*. „ Mais s'il nous est permis de  
 „ le dire, ajoutent-ils, ce Livre ne nous  
 „ paroît pas entièrement propre à pro-  
 „ duire tout l'effet que l'Auteur s'en pro-  
 „ met : j'espère que la lecture de son  
 „ Livre pourra ramener à la Religion  
 „ Chrétienne un certain ordre de gens,  
 „ dont le nombre ne se trouve que trop  
 „ grand dans ce Royaume, qui, sans  
 „ égard aux principes de la Religion  
 „ naturelle & révélée, traitent l'immor-  
 „ talité de l'Âme de pure chimère. C'est

## VIII. P R E F A C E

à établir la certitude de cette immortalité que notre Auteur s'attache principalement : mais comme pour cela il ne le sert guères, ou point du tout, de raisonnemens tirés de la Philosophie & de la Révélation. . . . il est fort à craindre . . . que bien des gens ne traitent tout ceci, s'ils le lisent, de pur Enthousiasme, ou d'effet d'une Imagination échauffée.

L'observation nous paroîtroit très-juste, si effectivement Mme. ROWE s'étoit proposé le but qu'on lui attribue ; mais si l'on veut bien se souvenir de ce qu'elle dit dans sa Préface & dans son Epître Dédicatoire à Mr. YOUNG, on verra que son dessein n'est point d'établir l'immortalité de l'Âme, mais seulement de pénétrer les hommes de cette grande Vérité, d'en imprimer l'idée dans leurs esprits, en un mot, de les accoutumer, sans presque qu'ils s'en apperçoivent, à y réfléchir sans cesse. Pour cela elle n'avoit pas besoin de presser les preuves qui l'établissent : elle supposoit que cela avoit été fait avec solidité par divers Auteurs. Ce n'étoit pas proprement pour les Philosophes incrédules qu'elle écrivoit ; c'étoit, comme

comme nous Pavons dit, pour une certaine classe de gens très-nombreuse parmi le Beau-Monde, qui occupés tout entier des amusemens frivoles du Siècle ont trouvé *l'Art funeste d'oublier l'immortalité de l'Âme, de s'étourdir sur les Vérités de la Foi, & d'éloigner de leur esprit des idées si consolantes.* Il lui suffisoit donc pour remplir ce dessein, d'inventer des espèces de Fables ou d'Apologues remplis de traits vifs, sublimes & frappans, sur les grands objets qu'elle vouloit rendre plus familiers aux hommes. Et connoissant avec quel empressement notre siècle court après les *Romans* & les *Historiettes*, elle a profité de ce goût dominant du Beau-Monde, en leur donnant des espèces de Romans d'un tour tout nouveau & très-propres à inspirer des sentimens vertueux & héroïques. Elle peut être comparée à un Médecin, qui connoissant la répugnance d'un malade à prendre un remède, le lui donne sans qu'il s'en apperçoive dans un mets qu'il aime à la passion; & une preuve certaine que Mad. ROWE a réussi à cet égard, c'est le succès de son Livre, qui, tout sérieux qu'il est, a déjà été imprimé cinq fois.

Au

LIO, de l'occasion que vous avez de perfectionner vos connoissances à cet égard. Travaillez à vous mettre en état de remplir les emplois auxquels vous aspirez, & de jouir des biens qui vous attendent dans les Contrées fortunées que j'habite.

Sans doute la Terre que vous habitez encore, seroit un séjour délicieux, si tous les hommes pleins d'estime pour la Vertu en pratiquoient fidèlement les saintes maximes. Jugez donc de l'excès de notre bonheur, MON CHER FIDELIO, puis qu'en même tems que nous profitons de tous les avantages d'une Vertu généreuse & parfaite, nous ressentons des plaisirs autant au-dessus de ceux dont vous jouissez, que le Ciel l'est de la Terre, le Temps de l'Eternité, & le fini de l'infini. Je n'en appelle point ici au jugement des mondains : Ils sont incapables de sentir ces délices. Quel goût trouveroit dans nos augustes Assemblées un voluptueux ? Le vin & les viandes en sont bannies. L'envieux y sécheroit de douleur, en contemplant notre félicité : L'avare n'y trouveroit point de richesses : Le joueur désœuvré s'ennuyeroit mortellement de ne plus trouver de moyen de tuer le tems. Un

Pourbe pourroit-il jouir du cruel plaisir  
 de tromper les immortels? **Comment sur-**  
**tout une ame intéressée pourroit-elle trou-**  
**ver du plaisir dans l'amitié tendre & fin-**  
**cère qu'on peut envisager comme un des**  
**principaux avantages que nous possédons**  
**dans le Ciel? C'est le vrai séjour de l'A-**  
**mitié. Ici nous aimons DIEU, & nous**  
**aimons nos Frères: nous n'éprouvons point**  
**d'autre passion. Nous ne sommes qu'une**  
**cœur & qu'une ame. L'inconstance, l'in-**  
**terêt particulier, la jalousie, la différence**  
**de sentimens, les transports, l'indiscré-**  
**tion, qui causent si souvent du refroidis-**  
**sement entre les Amis sur la terre, sont**  
**bannis des célestes Régions. Plein d'esti-**  
**me comme vous l'êtes pour ces liaisons sa-**  
**crées, quelle satisfaction ne goûterez-vous**  
**pas au milieu de nous? Venez; venez,**  
**MON CHER FIDELIO, augmenter**  
**par votre présence ma félicité, & jouir**  
**de la vôtre.**

N'espérez pas de trouver dans les di-  
 vers plaisirs de la Terre plus de réalité que  
 vous ne leur en avez trouvé jusques à pré-  
 sent. Vous vous souvenez sans doute qu'au-  
 trefois certains objets pouvoient vous amu-  
 ser, qui aujourd'hui vous importunent.

Soyez

rompés, & qui ne sont infructueux que parce que vos yeux y sont trop accoutumés.

Les Esprits bienheureux s'intéressent encore au bonheur des Mortels, & rendent de fréquentes visites à leurs Amis. Ils pourroient même paroître à leurs yeux si les Loix du Monde matériel ne le leur défendoient. La splendeur de leurs véhicules, & l'empire qu'ils ont sur les Puissances qui gouvernent les choses matérielles, & sur les organes de la vûe, pourroient aisément leur servir à se rendre visibles. Nous regardons souvent comme une espèce de miracle que vous ne nous apperceviez pas. Car nous ne sommes point éloignés de vous par rapport au lieu que nous occupons, mais seulement par la différence de l'état où nous sommes.

Vous trouverez cette Lettre dans votre Cabinet, soyez assuré qu'elle vient

*De votre constant &  
immortel Ami,*

CLERIMONT.

\*\*\*\*\*  
L E T T R E III.

*Lettre d'un Fils unique, mort à l'âge de deux ans à la Comtesse de sa Mère.*

**L**A DOULEUR que vous ressentez est une diminution à mon bonheur. L'unique sentiment dont j'étois capable dans mon état d'enfance, étoit une tendresse pour vous, qui alors étoit pur instinct & sympathie: mais aujourd'hui mon cœur est susceptible de reconnaissance & d'affection filiale. Sentimens qui me font partager vos amertumes.

Dès le moment que mon Âme fut délivrée de son incommode prison, je me trouvai un Être actif & raisonnable: l'idée des glorieuses prérogatives de mon existence me causa d'abord des transports de joie que je ne saurois exprimer. Mes premières réflexions eurent pour objet ma chère Bienfaitrice: Car déjà avant ma mort je vous connoissois sous cette tendre relation. Étonné de vous voir pleurer pour une petite Mère à peine capable de

respirer, que je venois de quitter, & dont j'étois charmé de me sentir débarrassé, il me sembloit que vous étiez fâchée de mon heureuse délivrance. Je trouvois une juste proportion, tant d'agilité & un éclat si brillant dans le nouveau *Véhicule* qui accompagnoit mon Esprit, que je ne pouvois assez m'étonner, que vous vous affligeassiez de l'heureux échange que j'avois fait. Alors même je connoissois si peu la différence des Corps *matériels* & *immatériels*, que je m'imaginois être tout aussi visible pour vous que vous l'étiez pour moi.

Vos pleurs cependant me touchoient vivement, mais je ne savois pourquoi. Peut-être ma compassion venoit-elle de la beauté de votre visage, qui étoit le plus beau de tous ceux que j'avois vû jusques alors, si j'en excepte celui de mon Ange Gardien. Peut-être aussi l'intérêt que je prenois à vos larmes venoit-il de la ressemblance que vous aviez avec ces agréables images, qui souvent me recréoient dans mon sommeil, & me procuroient d'aimables songes. J'ignorois que vous fussiez ma Mère; seulement je me reflouvenois que vous aviez été mon unique refuge dans mes petits besoins, dont

il

doutez point, MADAME, le Ciel a mille moyens pour protéger votre innocence. Confiez-vous sur ce secours, & ne croyez point, comme votre désespoir voudroit vous le persuader, qu'il vous soit permis de vous délivrer de la misère sous laquelle vous gémissiez par la fatale composition dont vous usez.

Les Génies célestes qui prennent soin de vous, n'ont rien négligé pendant votre sommeil pour arracher de votre cœur cet impie dessein. Quelquefois ils vous ont conduite sous des lieux couverts d'une ombre lugubre. Là vous avez ouï les plaintes amères des Esprits infortunés, & vu les cavernes obscures où régné une horreur éternelle. D'autres fois les récompenses de la constance & de la résignation ont déployé à vos yeux la gloire qui vous attend, si fidèle à votre devoir vous vous attachez patiemment à la vertu. Déjà plus d'une fois vous avez senti les avant-gouts des biens célestes, par les délices & les visions ravissantes dont vous avez jouï; déjà plus d'une fois vos passions tumultueuses & vos chagrins ont été suspendus par les Scènes ravissantes que vous ont procuré vos songes. At-

## 50 LETTRES DES MORTS

prises un pas grave & majestueux. De tems en tems vous regardiez derrière vous, pour vous convaincre que ce que vous voyiez n'étoit point une illusion. Dès que vous futes entrée dans la maison, je me dépouillai du Corps matériel que j'avois pris, pour en prendre un invisible & plus convenable à ma condition céleste. Dans cet état je m'en allai écouter le récit que vous fites de cette vision à votre Frère, qui vous assura que vous aviez été trompée par votre imagination, & par le chagrin obstiné que vous cau-  
soit ma mort. En vain vous lui protestâtes que rien n'étoit plus réel, il ne vous crut non plus qu'il ne croit ce qu'il entend dire en Chaire.

Comment, ma chère LEONORE, avez-vous pu me craindre? Lorsque j'étois mortel, c'est-à-dire, capable de folie & d'erreur, je ne vous ai jamais fait de mal, beaucoup moins vous en ferois - je en l'état de perfection & de bonheur où je suis. Il ne reste pas la moindre tache de vice ni de malice dans les Esprits vertueux, lorsqu'ils ont rompu leur prison terrestre. Tout est en eux aimable & bienfaisant: l'intérêt qu'ils prennent pour  
la

la félicité des Mortels, est infiniment plus tendre & plus pur qu'auparavant.

L'effroi qu'on a généralement pour nous dans le monde, nous paroîtroit incroyable si nous ne nous souvenions de nos folies & de nos préjugés. Mais nous ne faisons que badiner sur vos ridicules appréhensions. N'auriez-vous pas plus de raison de vous effrayer & de vous fuir les uns les autres, que de nous craindre nous qui n'avons ni le pouvoir ni la volonté de vous inquiéter ? Tandis que vous méconnoissez vos Bienfaiteurs, nous travaillons à détourner mille dangers qui vous menacent, & à avancer vos intérêts avec l'ardeur la plus généreuse. Si vos organes étoient perfectionnés, & que vos perceptions eussent acquis le haut degré de délicatesse où elles parviendront un jour, alors vous connoîtriez que les Esprits éthérées, ornés de la fleur d'une beauté divine, & d'une vie immortelle, ne sont pas faits pour produire en vous la terreur, mais de l'amour & des plaisirs.

Vous comprenez, ma chère LEONORE, que je voudrois vous-guérir de vos injustes préventions, en vous reconciliant avec la Société des Esprits, afin

d'être mieux en état de vous avertir des dangers & des périls qui menacent votre jeunesse.

... Votre Père avoit si bonne opinion de moi, qu'il m'avoit confié votre fortune & vos attraits. Funeste confiance qui fut la source de tous mes malheurs, & qui détruisit toutes mes espérances ! Brûlant d'une secrète flamme que vous paroissiez approuver, je crus que ma naissance & ma fortune étoient trop inférieures à la vôtre pour m'unir avec vous. J'aimois mieux mourir que de profiter des avantages que j'avois en main en violant le sacré dépôt qui m'avoit été confié. Mille petites attentions que vous aviez pour moi me découvrirent votre passion, tandis que je me répétois sans cesse que je ne devois point, abusant de votre jeunesse sans expérience, vous engager à contracter un mariage indigne de votre rang. Quelquefois accablé de mes tristes réflexions j'étois tenté d'écouter mon cœur & mon intérêt ; mais enfin la confiance que votre Père avoit eue en mon intégrité & à ma droiture l'emporta : je résolus de suivre les Loix les plus sévères de la Vertu & de la Vérité.

A

A quelle dure extrémité étois-je réduit? Je vous aimois avec passion, tandis que je ne vous approchois qu'avec une indifférence affectée. La contrainte où je vivois, & les agitations cruelles de mon ame dérangerant ma fanté, me causèrent une fièvre violente, qui mit bientôt fin à ma triste vie.

Une conduite si juste & si droite reçut sa récompense. La seule chose que je me reproche, c'est de vous avoir entièrement abandonnée au soin de votre Frère, dont la vie licencieuse doit vous exposer à une infinité de dangers. C'étoit pour réparer cette négligence, que je souhaitois d'avoir avec vous une conversation, qui pût servir à diriger votre conduite & fortifier votre vertu. Mais puis que vos frayeurs mortelles m'empêchent de me rendre visible à vos yeux, pour vous communiquer mes avis salutaires, j'ai cru que je devois vous convaincre par cette Lettre, que je ne cesserai jamais de travailler à votre bonheur.

CLERIMONT.



## L E T T R E X I,

*A la même.*

J E laisse aux Mortels à vous féliciter de votre rétablissement ; pour moi, j'avoue que j'en ai été fâché. Déjà vous étiez sur les bords de l'Immortalité. Les Anges destinés à servir les héritiers du Salut avoient préparé le Cantique de triomphe pour vous recevoir. J'avois fait une guirlande des plus belles fleurs qui croissent dans le Paradis de DIEU, pour couronner votre Vertu déjà si distinguée dans un âge si tendre. Je comptois avec impatience les momens, croyant que chacun devoit être votre dernier. Le brillant éclat de vos yeux s'obscurcissoit : les roses de vos joues se changeoient en une pâleur mortelle. Les sources de la vie alloient se tarir, lorsque le Maître de la Nature, par un ordre suprême, les a fait couler de nouveau. Votre rétablissement surprit les Anges mêmes, qui, s'ils ignorent les diverses bornes que le souverain Dispensateur a mises à la vie humaine, ne

ne laissent pas de faire souvent de justes conjectures sur le cours des causes secondes & sur le période de la vie des Humains.

En recouvrant votre première santé, vous avez été utile au monde, où votre exemple peut encore faire des milliers de Profelytes à la Vertu. Mais il n'y a que la volonté de Dieu, qui puisse me faire approuver cette dispensation. Vous étiez au port, & vous avez été repoussée sur l'Océan orageux. La Mort qui étoit devant vos yeux, étoit un doux Libérateur, qui venoit vous affranchir des importunités de *Cassandre* & de la tyrannie de votre Frère, qui ne négligea rien pour vous engager au mariage détestable qu'il a projeté. Votre bonheur présent & à venir demande cependant que vous fuyiez ce fatal engagement, puisque *Cassandre* est déjà marié, sous un nom supposé, avec une jeune & belle *Italienne*, qu'il a enlevée à ses Parens désolés. Il a vécu avec elle deux mois, au bout desquels le perfide a abandonné cette Fille trop crédule à sa propre misère. Dans l'excès de ses cruelles douleurs, elle s'est jetée dans un Couvent, où elle passe ses



## L E T T R E XIV.

*Lettre de . . . . à sa Sœur.*

MA CHÈRE SOEUR,

**D**EPUIS que j'ai quitté le monde, j'ai souvent eu le bonheur de tenir la place de votre Ange Gardien. Témoin invisible des larmes que vous a arraché ma mort, il m'a enfin été permis d'adoucir vos douleurs, en vous apprenant que je suis heureux.

Je ne sai comment mon ame a rompu les liens qui l'attachoient à son corps. J'étois dans une santé parfaite, lorsque je m'endormis; & je me sentoís une sérénité d'esprit extraordinaire. D'abord j'eus d'agréables songes, après lesquels je m'éveillai, pour jouir d'une Immortalité bienheureuse. Que les morts subites sont communes! Dans un moment je me trouvai transporté au-dessus des Etoiles & du Soleil, lorsqu'il a parcouru la moitié de sa carrière. La corruption avoit cédé la place à l'incorruptibilité : & la mortalité avoit été

vroient la moitié du Firmament, avoient tracé ma route. Depuis les Régions planétaires, je montai avec la vitesse d'une pensée au sommet des Cieux, où s'éleve le magnifique Palais du Très-Haut. Ce Palais & tout ce qui est au-delà surpasse infiniment tout ce qu'on en peut dire.

C'est tout ce que je puis vous apprendre au sujet de ma mort, que par vos craintes vous aviez, ce semble, présagée à mon départ; mais je me flatte que le peu que je vous en dis servira à calmer vos inquiétudes. Vous êtes trop de mes Amies, ma chère HENRIETTE, pour n'être pas charmée de l'échange que j'ai fait & qui m'est si avantageux.

PHILANDRE.



LETTRE XVI.

*Lettre de SERENE à Mylord son Frère.*

MON CHER FRÈRE,

COMME les Etres immatériels peuvent sans être aperçus se mêler dans les

les Compagnies, j'eus la curiosité, la nuit dernière, de découvrir vos pensées sur ce qui vous étoit arrivé la nuit précédente. Pour cet effet je me trouvai au milieu de cette Assemblée où vous étiez. Là j'entendis que vous badiniez avec quelques-uns de vos Amis familiers sur le pouvoir de la prévention & la force de votre Imagination. Cependant, MY LORD, vous n'êtes point aussi visionnaire & aussi extravagant que vous dites. Il n'est rien de plus réel que ce vous avez vu & entendu, & vous devez en croire vos Sens, autrement vous faites dégénérer en vice votre défiance & votre modestie.

Vous n'avez plus, MON CHER FRERE, que quelques semaines à vivre ; vos jours sont comptés, & votre dernière heure est déterminée. J'ai eu la permission, ce qui arrive rarement, de vous donner quelque avertissement de votre destin qui approche.

Vous trouvant au clair de la Lune, assis à côté d'une fontaine de votre Jardin, où vous paroissiez tout concentré dans vos pensées, je vous apparus avec l'éclat d'une forme céleste & la fraîcheur d'une beauté immortelle. Mais je ressemblois

blois si bien à ma première forme, que surpris vous m'appellâtes en me donnant le doux nom de sœur, & vous vous avançâtes pour m'embrasser. Je ne voulus pas être profanée par les embrassemens d'un Mortel; pour donc me mettre à couvert de vos careffes, j'allai me placer vis-à-vis de vous sur le côté opposé du Canal. Après être restée quelques momens dans un profond silence, afin de vous donner le tems de vous rassûrer, je jouai sur un luth d'or que je tenois en main, une de ces mélodieuses chansons que les Anges chantent pendant que les Saints expirent pour adoucir leur agonie, & calmer leurs craintes. Par cet air doux & languissant, je vous invitai à venir habiter les demeures célestes. Je crus que cet avis donné d'une manière si agréable convenoit mieux à une Personne raisonnable comme vous l'êtes, que si je m'étois servi de quelque présage effrayant. Dès que j'eus exécuté ma commission, je disparus aussi-tôt.

Je vous rappelle ces circonstances, afin de vous faire connoître que ce que vous avez vû étoit bien réel, & que ce n'étoit ni un songe ni un rêve, comme vous vous l'êtes imaginé. D'ailleurs il n'est aucun  
homme

homme mortel qui fache, excepté vous-même, tout ce détail : vous en avez caché la meilleure partie à vos Amis, lorsque vous leur parliez avec tant d'éloquence sur les prétendus écarts de votre imagination. Je me flatte donc que cette Lettre, qui contient des faits si secrets, produira l'effet auquel je l'ai destinée. Vous ne négligerez rien pour vous mettre en état de soutenir avec une fermeté Chrétienne les attaques de la Mort, qui est l'ennemi le plus terrible que l'homme ait sur la Terre.

Votre vie, je le fai, n'a été souillée par aucune action basse ou injuste; cependant il paroît dans vos mœurs certaines légèretés qui demandent de votre part une prompte & sincère reforme. Des fautes qui d'abord paroissent une bagatelle dégénèrent ensuite en des crimes énormes.

Mourir, MYLORD, est une chose fort sérieuse. Vous le pensiez du moins ainsi lorsque rempli d'une tendre sollicitude pour moi, vous me voyiez pâle & frissonnante, inquiète & tremblante sur les confins de la Mort. Epouvantée de l'obscurité qui couvroit la Vallée ténébreuse, je n'osois me hasarder d'y entrer. Les extravagances